

CRITIQUE, festival. OPPEDE- LE-VIEUX, 9ème festival « Opéras et Concerts au coucher de soleil », le 15 août 2025. VERDI : La Traviata. I. Kalugina, P. Zhang, A. Giacobbe... Paris Symphonic Orchestra, Cyril Diederich (mise en scène et direction)

La 9ème édition des [« Opéras et Concerts au coucher de soleil »](#) s'est ouverte hier soir 15 août à Oppède-le-Vieux, l'un des plus beaux villages perchés du Luberon, dans un éclat absolument sublime avec la première représentation de *La Traviata* de Giuseppe Verdi (deux autres représentations à suivre, les 16 et 18 août). Et quel cadre ! Imaginez : la mythique Place Sainte-Croix, devant la porte majestueuse de la vieille ville d'Oppède le Vieux, ce village perché du Luberon qui semble tout droit sorti d'un rêve. La scène naturelle, baignée de la douce lumière du crépuscule puis des étoiles, est à couper le

souffle : encadrée par un magnifique micocoulier à gauche, un grand cyprès élancé à droite, et deux oliviers séculaires le long des remparts. C'est dans ce décor unique, véritable théâtre à ciel ouvert, que l'émotion déchirante de Violetta a pris vie sous une forme inoubliable.



Après le triomphe espiègle du *Barbier de Séville* l'an passé – et les 3 éditions antérieures consacrées à la *Trilogie* Mozart/Da Ponte (en 21/22/23) -, le festival fondé et porté par l'énergie sans faille du grand chef français **Cyril Diederich** plonge cette année dans le romantisme tragique avec le chef d'oeuvre verdien qu'est *La Traviata* ! Et Cyril Diederich, en véritable maître d'œuvre, a signé hier soir (en

plus de la direction orchestrale), une mise en scène classique, sensible et d'une efficacité remarquable. Sa vision ? Minimaliste mais puissante. L'essentiel de l'action se concentrait sous le feuillage protecteur du micocoulier, autour d'une grande table élégamment servie pour les festivités du premier acte et de l'acte III chez Flora Bervoix. À gauche, un simple écritoire évoquait l'intimité des correspondances cruciales. Et plus loin, un divan – lieu du dernier soupir de Violetta au quatrième acte – annonçait déjà avec une poignante sobriété le destin fatal. Les superbes costumes d'époque, riches en détails et en couleurs, achevaient de transporter le public au cœur du Paris romantique. Un régal pour les yeux !

Mais un opéra ne vit que par ses voix. Et quelle distribution (internationale) exceptionnelle le célèbre *Maestro* Français a

su réunir pour cette *Traviata* ! Au sommet, la soprano ukrainienne **Inna Kalugina**, en Violetta Valéry, a littéralement soufflé l'audience. Sa voix, d'une agilité étourdissante dans les coloratures du premier acte (« *Sempre libera* » lancé avec une grâce et une puissance folle !), s'est transformée en un instrument d'une profondeur et d'une fragilité bouleversantes dans les actes suivants. Son « *Addio del passato* » au dernier acte, murmuré puis éclatant de douleur sous les étoiles, restera gravé dans toutes les mémoires comme un moment de pure magie lyrique. Face à elle, le ténor chinois **Ping Zhang** (Alfredo Germont) a démontré une vaillance et une musicalité exemplaires. Son « *De' miei bollenti spiriti* » a fait vibrer la place d'une passion juvénile, tandis que son désespoir dans le troisième acte était palpable. L'excellent baryton italien **Antonino Giacobbe** (Giorgio Germont) a apporté toute l'autorité et la noblesse requises au père implacable, mais aussi une humanité touchante dans son grand air « *Di Provenza il mar* », délivré avec un superbe *legato* tout verdien ! Sa voix chaude et puissante a parfaitement rempli l'espace nocturne.

L'ensemble de la distribution mérite des applaudissements nourris : **Claire Cervera Lenert** (Flora) pétillante et solide, **Daria Mykolenko** (Annina) touchante de dévotion, **Grégoire Mour** (Gaston) plein d'entrain, **Zhiyi Zhu** (Baron Douphol) d'une jalousie bien campée, **Aran Matsuda** particulièrement convaincant – avec ses graves profonds – en Marquis et Docteur Grenvil, et enfin **Francisco Valadez** (Giuseppe) très efficace. Un plateau aussi homogène que talentueux !



L'accompagnement musical, sous la direction passionnée de **Cyril Diederich** (dirigeant sans partition !), a été un autre point fort. Le **Paris Symphonic Orchestra** – composé d'une quinzaine de musiciens essentiellement issus des Orchestres Nationaux de France et de l'Opéra de Paris, excusez du peu ! – a trouvé une sonorité riche et nuancée, malgré la réduction (ingénieuse) que **Jean-Philippe Kuzma** a faite de la partition verdienne, en revanche parfaitement adaptée à l'acoustique naturelle de la place (le pianiste et chef de chant **Sylvain Souret** ayant assuré un soutien précieux aux chanteurs en amont de cette première...). La régie des lumières assurée par **Olivier Daulon** a épousé avec subtilité l'évolution de la soirée et de l'œuvre, passant de la gaieté ensoleillée à l'intimité tragique de la nuit.

Au final, cette *Traviata* luberonne fut une fusion magique entre un chef-d'œuvre intemporel, des interprètes de haut vol, une mise en scène élégante et sensible, et un cadre naturel d'une beauté à couper le souffle. Cyril Diederich et toute son équipe ont offert au public un moment d'émotion pure, de grâce musicale et de théâtre en plein air dans ce qu'il se fait de plus enchanteur. Le festival a ainsi été lancé sur les chapeaux de roue avec une intensité rare.

Alors, n'attendez plus ! Deux représentations seulement suivent : ce soir, vendredi 16 août, et dimanche 18 août (avant un concert lyrique pour 3 sopranos le 20, en guise de concert de clôture). Dans un cadre aussi exceptionnel et pour une production d'une telle qualité artistique, les places seront très prisées. Courez réserver pour vivre cette féerie lyrique sous le ciel étoilé du Luberon !



**CRITIQUE, festival. OPPEDE-LE-VIEUX, 9ème festival « Opéras et Concerts au coucher de soleil », le 15 août 2025. VERDI : La Traviata. I. Kalugina, P. Zhang, A. Giacobbe... Paris Symphonic Orchestra, Cyril Diederich (mise en scène et direction).
Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu**

Pour toutes les informations pratiques et la réservation :
<https://www.lesconcertsaucoucherdesoleil.com>

CRITIQUE, festival. GSTAAD MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY 2025. Tente de GSTAAD, le 14 août 2025. Concert de la 11ème Conducting Academy : GF0, Joséphine Korda, Shira Samuels-Shragg, Simon Claude...

La Conducting Academy est l'un des piliers pédagogiques à Gstaad chaque été ; elle a été lancée dès 2014 sous le pilotage du chef Neeme Järvi dont le prix actuel (qui porte son nom), remis en fin de session, permet de couronner les meilleurs jeunes maestras / maestros. Diriger dans ce process formateur, la 5ème de Chostakovitch est emblématique ; la partition particulièrement périlleuse et complexe, exige à la tête des 80

instrumentistes réunis sur le plateau (le fabuleux GFO / Gstaad Festival Orchestra), un tempérament fédérateur, ayant déjà en plus de la technique proprement dite et de la connaissance de la partition, une vision claire, construite, plutôt convaincante.

Au delà de la pression liée au fonctionnement du stage – 2 semaines d'un travail intensif, d'autant plus formateur qu'il se déroule avec 3 personnalités aussi différentes que celle de la lituanienne **Mirga Gražinytė-Tyla**, du néerlandais **Jaap van Zweden**, et du très estimé **Johannes Schlaefli**, chaque jeune chef/fe doit être un(e) communicant(e) ouvert(e), curieux/se, pro acti/ve, souple et particulièrement réactif/ve. La gestuelle, le contact visuel par le regard, – que l'on soit concentré, économe (à la Karajan, Abbado), ou a contrario, surexpressif et physique comme Bernstein [ou le pré cité Jaap], chaque jeune maître de la baguette doit trouver sa place, ses marques, prendre appui sur les indications des maîtres et gommer tout ce qui réduit son impact sur le collectif orchestral... ; et quel collectif puisque **le Gstaad Festival Orchestra** en regroupant les meilleurs éléments des orchestres de Suisse et d'Europe, offre à chaque maestro /a, une phalange d'instrumentistes chevronnés particulièrement aguerris et pour la plupart déjà familiers des œuvres jouées. Ce soir les défis multiples attendent les chef(fe)s élèves en particulier dans **la 5ème de Chostakovitch (1937)** dont l'essence tragique et compassionnelle, la profonde douleur sublimée, alors édiflée comme une arme clandestine contre la terreur stalinienne, comme le flux cathartique, entre

classicisme affiché et cri de douleur caché, doivent être finement mesurés et exprimés. Au cours des 4 mouvements enchaînés, les chefs apprentis se succèdent..



Moderato 1 : L'américaine élève de la Juilliard School, **SHIRA SAMUELS-SHRAGG** [1997] affirme d'emblée dès le début du premier mouvement (Moderato), un souffle grave et tragique, des respirations et un tempo juste qui dans ce préambule ample et

austère, composent une ouverture saisissante : lande ascétique, ruines et désolation, la jeune maestra fait surgir une plainte sourde, expression d'une clairvoyance terrifiante qui éclaire l'essence profondément tragique de la symphonie. Technique, présence, autorité et vision sont bien présentes et défendues avec précision. C'est elle qui au terme du concert et après délibération du jury, obtient la première, le prestigieux, prix Neeme Jarvi 2025, avec à la clé, un engagement auprès du Sinfonieorchester Basel. Délectable en particulier sa façon de capter et d'exposer la couleur lugubre des vents, dont surtout la clarinette ; son questionnement inespéré qui en fait l'agent d'une conscience élargie qui envisage la lumière, malgré le sentiment irrépressible de l'anéantissement. Photo : Shira Samuels-Shragg © Raphael Faux.

Moderato 2 – À partir de l'entrée martelée et sardonique du piano, le Brésilien **Richard Octavio Kogima** reprend la main [et la baguette] produisant les effets glaçants et de plus en plus terrifiants de la machine tueuse, l'Orchestre charriant les cadavres des guerres barbares : la symphonie étant ce monument en hommage à tous les morts sacrifiés, sur les champs de bataille (d'après les propres déclarations de Chostakovitch).

Gestes réduits, présence un peu sage, le jeune maestro semble sous dimensionné dans autant de déflagrations éruptives, y compris quand Chostakovitch enchaîne aussitôt après les coups de tonnerre sanglants, des séquences d'une ineffable rêverie tendre.

Festival de montagne, le Gstaad Menuhin nous rappelle que c'est la Nature qui décide et à partir du final, un orage tempétueux avec pluies diluviennes, s'abat sur la tente, ajoutant aux tumultes orchestraux, le déchaînement inattendu des éléments.

La suite du concert est un peu gâché par le bruit continu de la pluie sur la tente ; cependant rien ne déconcentre les candidats suivants en particulier la britannique **JOSÉPHINE KORDA** [1996, originaire de Manchester]. Apparente frêle silhouette mais... inflexible autorité qui sait tenir l'Orchestre dans l'intégralité du **Largo**, le plus bouleversant de la symphonie, aux accents malhériens. La Jeune maestra est passée par Lucerne, Oxford et Paris. Ancrée sur le podium, droite et très concentrée, Josephine Korda obtient des nuances recueillies, lacrymales d'une exceptionnelle profondeur. C'est elle qui décroche aussi le Prix convoité avec à la clé, des engagements auprès de plusieurs orchestres : l'Orchestre de chambre de Berne, la Philharmonie Südwestfalen, l'Orchestre de Lausanne et l'Orchestre symphonique de Bienne Soleure. De quoi encore parfaire sa technicité claire et précise, sa compréhension intense et intérieure des œuvres.



Joséphine

ne Korda, lauréate du Prix Neeme Järvi 2025

Au début du programme, les autres candidats exposent leurs qualités dans le voluptueux et très séducteur poème symphonique de **Richard Strauss** [son premier, augurant d'une géniale collection] : **Don Juan**.

Des quatre chefs invités à le diriger, l'ukrainienne **Polonia Lebedieva**, gestes amples et claires, et le français **SIMON CLAUSSE** se distinguent nettement grâce à leur souci constant de l'articulation et du détail. C'est surtout le second, né en 2000, d'une indiscutable présence, aux gestes précis et vifs, qui obtient des musiciens, une lecture dramatiquement très fouillée et structurellement claire, distinguant avec justesse les lignes multiples et simultanées. Le héros séducteur y varie les masques et les humeurs, défiant le maestro dans sa capacité à passer d'une nuance émotionnelle à la suivante. Dans ce défi de mobilité versatile, Simon Causse saisit par sa maturité et une vision organisée qui permet de capter toute l'activité du chant orchestral, chacune de ses lignes entremêlées ou en réponse, comme tous leurs enjeux dramatiques

; sa vision suit la succession des événements que Strauss emprunte à Lenau : désir, possession, désespoir. Le chef sait exprimer tous les vertiges du désir et de l'extase, et à l'inverse, le vide terrifiant qui leur succède.

Élève au conservatoire de Paris, finaliste lors du 57e Concours de Besançon, SIMON CLAUSSE convainc par la pertinence et l'engagement de son approche. Une trajectoire artistique qui a croisé entre autres Mikko Franck, ceci expliquant peut-être cela. Sous la baguette du Français, la fin du héros magnifique est magistralement réalisée, tissée, articulée dans une ultime et très subtile expiration fatale... La variété des climats, le souci des nuances produisent un miroitement voluptueux et extatique qu'achèvent les 2 derniers accords, suspendus, éthérés. Du grand art. Simon Causse obtient lui aussi le prix, très légitimement, avec un engagement auprès du Musikkollegium Winterthur.



Simon Clausse, lauréat du Prix Neeme Järvi 2025

RAPPEL des Lauréats 2025, 2024 et 2023 du Prix Neeme Järvi,
distinguant les jeunes maestra/os particulièrement
prometteuses/rs :

Les 3 Lauréats du Neeme Järvi Prize 2025
GSTAAD MENUHIN ACADEMY / Conducting Academics

**Joséphine Korda (GB) : Chef invité auprès du Kammerorchester
Bern, Philharmonie Südwestfalen, dem Orchestre de chambre de
Lausanne und im Sinfonie Orchester Biel Solothurn**

**Shira Samuels-Shragg (US) : Chef invité auprès du
Sinfonieorchester Basel**

**Simon Clausse (FR) : Chef invité auprès du Musikkollegium
Winterthur**

Lauréats du Neeme Järvi Prize 2024

**Gabriel Pernet (CH): Chef invité auprès du Sinfonie Orchester
Biel Solothurn, Kammerorchester Basel, Philharmonie
Südwestfalen et du Orchestre de Chambre de Lausanne**

Alizé Léhon (FR): Chef invité auprès du Musikkollegium

Winterthur et Sinfonieorchester Basel

**Omer Ein Zvi (IL): Chef invité auprès du Berner
Symphonieorchester**

Lauréats du Neeme Järvi Prize 2023

**Aurel Dawidiuk (GE): Chef invité auprès du Kammerorchester
Basel, Orchestre de Chambre de Lausanne et Sinfonie Orchester
Biel Solothurn**

**Anna Sułkowska-Migoń (PL): Chef invité auprès du Berner
Symphonieorchester, Musikkollegium Winterthur et Sinfonie
Orchester Biel Solothurn**

**Yukuang Jin (CHN): Chef invité auprès du Philharmonie
Südwestfalen**

PLUS D'INFOS sur le site du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL :

<https://www.gstaadacademy.ch/fr/conducting/neeme-jaervi-prize>

VIDÉO GSTAAD MENUHIN ACADEMY 2025

**Visionner le concert de la Conducting Academy 2025 sur la
plateforme GSTAAD DIGITAL FESTIVAL, jeudi 14 août 2025 :**

<https://www.gstaaddigitalfestival.ch/video/gstaad-digital-conducting-academy-2025-konzert/>



Gstaad Digital Conducting Academy 2025 Konzert

directement sur vimeo

<https://vimeo.com/1105380092?fl=pl&fe=vl>

35'26 : **Simon Clausse** (Don Juan)

50'50 : **Shira Samuels-Shragg** (Chostakovitch, I. Moderato)

01'12'14 : **Joséphine Korda** (Chostakovitch, III. Largo)

programme

Richard Strauss : «Don Juan», Tondichtung op. 20,
Dmitri Schostakowitsch / Chostakovitch : Sinfonie Nr. 5 &

Composition du Jury 2025

Christoph Müller (directeur artistique de Gstaad Menuhin Festival & Academy), deux professeurs de la Gstaad Conducting Academy, **Jaap van Zweden** et **Johannes Schlaefli**, deux

représentants du Gstaad Festival Orchestra (Vlad Stănculeasa und Immanuel Richter), des représentant·e·s des orchestres partenaires, dont l'Orchestre symphonique de Berne, le Musikkollegium Winterthur, l'Orchestre de chambre de Bâle, l'Orchestre symphonique de Bâle et l'Orchestre symphonique de Bienne Soleure. L'Orchestre de chambre de Lausanne et la Philharmonie Südwestfalen étaient représentés in absentia au sein du jury.

**CRITIQUE, concert. GSTAAD
MENUHIN FESTIVAL & ACADEMY
2025. Temple de CHÂTEAU
D'OEX, le 13 août 2025.
String Academy : Svendsen,
Tchaïkovsky...**

La TRANSMISSION n'est pas un vain mot à Gstaad pendant le festival d'été. Fidèle au projet fondateur de Yehudi Menuhin, les académies formatrices rayonnent ;

**elles assurent dans le milieu champêtre
de l'Oberland bernois, ce devoir
pédagogique grâce auquel les
instrumentistes les plus aguerris
transmettent leur savoir et leur
expérience des œuvres, aux plus jeunes.**

Chaque été ce sont pas moins de **5 académies**, chacune dédiée à un instrument, un répertoire et la fameuse « Conducting Academy », académie de direction d'orchestre dont les maîtres sont Mirga Gražinytė-Tyla, Jaap van Zweden, et l'incalculable Johannes Schlaefli, en sa qualité très recherchée de « Head of Teaching » (responsable de l'enseignement). De leur côté, au sein du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL, **les cordes ont certainement un statut à part** : le fondateur Yehudy Menuhin était violoniste... Et le prochain directeur artistique à la succession de Christoph Müller, **Daniel Hope**, est lui aussi violoniste.

La rayonnante String Academy du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL

La 12e GSTAAD STRING ACADEMY est l'une des plus convoitées à l'échelle européenne. Le niveau artistique est plutôt élevé voire très impressionnant; ainsi expérience musicale majeure à Gstaad, au-delà de la technique, chacun, spectateur comme musicien, recherche et trouve souvent, une vision capable de porter et inspirer l'interprétation.

Pour preuve le concert de ce soir qui conclut 3 soirées publiques où face aux festivaliers, les jeunes élèves de la String Academy [et leurs professeurs] jouent les œuvres qu'ils ont préparées. Le nombre des participants permet de réaliser des formations consistantes : sextet, octuor ; du pain béni pour les amateurs de musique de chambre.

Le programme est ambitieux affichant ainsi » ***Souvenir de Florence*** » de Tchaïkovski, partition célèbre, qui voisine avec l'octuor méconnu du compositeur norvégien, plutôt rare au concert, **Johan Svendsen** (mort en 1911) lequel fut un intime de Wagner.

Auparavant les jeunes musiciens ouvrent la soirée avec **l'Art de la fugue de Bach** à 8 (extraits), travaillant le son collectif sous la férule de leur mentor (et violon I), **RAINER SCHMIDT** ; en soignant la clarté et la précision en particulier dans le contrepoint final, les interprètes expriment remarquablement l'intensité à l'œuvre, entre noblesse, ampleur mais aussi gravité tragique, que l'activité ciselée de la fugue conclusive élève vers la lumière.

Attendu, **le Tchaïkovski opus 70** captive par son intensité expressive, une radicalité tout à fait assumée qui sous le pilotage du violoniste polonais [**BARTOSZ SIBINSKI**, violon I], exprime une passion exacerbée, continue, volontiers définitive qui souligne essentiellement accords et tutti, en marqueurs impétueux et saillants, d'une constante détermination, aussi impérieuse que douloureuse.

La synchronicité rythmique des musiciens est totale. La solide expressivité s'appuie aussi sur la sûreté qui émane du violoncelle d'**IVAN MONIGHETTI**, également professeur, sur lequel les jeunes musiciens peuvent trouver appui.

On aurait apprécié cependant des phrasés plus ciselés, des nuances plus riches et diverses pour un chant intérieur mieux audible, et plus détaillé (en particulier dans l'Allegro moderato ou 3ème mouvement qui associe nostalgie authentiquement slave et exaltation propre aux ballets, Piotr

Illytch étant encore dans le sillage de sa triomphale *Belle aubois dormant* de 1890) mais la conception cible la fusion surexpressive du sextuor, une sonorité d'emblée chauffée à blanc, parti parfaitement réalisé, et qui doit son assise comme sa justesse, à la grande cohésion entre les instrumentistes.

La surprise et la révélation [fort heureusement il y en a toujours dans les grands concerts] se révèlent avec le compositeur norvégien **Johan Svendsen** qui a surtout composé pour les grandes formations [on écouterà avec bénéfice ses 2 Symphonies, ses romances, ses rhapsodies pour orchestre].

A la fin de l'Octuor de Svendsen, l'altiste Ettore Causa (à droite) invite l'ensemble des participants de la 12^e String Academy à venir saluer le public © PA PHAM

A photograph of a string ensemble performing in a church. There are eight musicians visible, mostly women, dressed in black. They are holding violins, violas, and cellos. The setting is a church with stone walls and arched windows. The lighting is warm and focused on the performers. The text is overlaid on the image.

Son Octuor opus 3 confirme une sonorité très séduisante : une polyphonie active et chantante qui sonne ce soir plus fine et fouillée encore que le Tchaïkovski précédent : une approche plus détaillée qui réussit en particulier dans la continuité de l'œuvre, le dernier mouvement, - comme les précédents particulièrement contrasté et dramatique [finale, Moderato, Allegro assai con fuoco] : la sonorité y est subtile, caractérisée, grâce à l'écoute collective, une tension créative qui passe entre chaque instrumentistes et particulièrement portée par les deux piliers du collectif : le violon I [**Josephine Chung**] et l'alto I [**ETTORE CAUSA**, professeur] qui lui fait face et referme le cercle instrumental.

L'intensité du jeu collectif ne sacrifiant jamais la riche et subtile vivacité du discours entre les parties, renforce d'un

bout à l'autre l'idée concrète d'une conversation vive et souple, jusque dans les nombreuses oppositions et dialogues animés. Svendsen ne pouvait trouver meilleurs ambassadeurs ; les effets d'une transmission réussie se manifestent ainsi concrètement ; jeunes instrumentistes et musiciens chevronnés jouent côte à côte ; ils partagent le même plaisir et la même exigence. Un régal d'autant plus apprécié s'agissant de la découverte d'un compositeur captivant, trop rare au concert.

**CRITIQUE, concert. Gstaad Menuhin Festival & Academy 2025.
Temple de Château d'Oex, le 13 août 2025. Strings Academy :
Bach, Tchaïkovski, Swendsen... Élèves & professeurs de la 12^è
Académie de cordes / String Academy. Photo © PA PHAM**



L'ensemble des élèves et de leurs professeurs aux saluts à l'issue du concert au Temple de Château d'Oex © PA PHAM

**CRITIQUE, festival.
PEYROLLES-en-PROVENCE, 28ème**

Festival Durance Luberon, le 14 août 2025. Claude TERRASSE : « Les Travaux d'Hercule ». Ensemble Musicatreize, Orchestre BruMe, Roland Hayrabetian (mise en scène), Hoviv Hayrabetian (direction musicale)

Toujours dans le cadre du 28ème Festival Durance Luberon (voir [notre article du concert du 10 août au Château voisin de Mirabeau](#)), la Cour d'honneur du Château de Peyrolles-en-Provence a offert un nouvel écrin magique à la résurrection de l'opérette *Les Travaux d'Hercule* (1901) de Claude Terrasse. Grâce aux forces conjuguées de l'ensemble (vocal) marseillais *Musicatreize* (fondé et dirigé depuis 1987 par Roland Hayrabetian – qui signe ici également la mise en scène) et de l'Orchestre BruMe (fondé par son fils Hoviv Hayrabetian, qu'il dirige ce soir bien évidemment !), les deux compères ont transformé ce monument du XVIIIe siècle (joyau bientôt restauré...) en véritable laboratoire de fantaisie musicale !

Maître incontesté de l'opérette entre 1900 et 1914, Claude

Terrasse (1867-1923) puise ici dans l'héritage subversif d'Offenbach. Créée en 1901 aux Bouffes-Parisiens, cette opérette drolatique malmène allègrement le mythe d'Hercule grâce au livret acéré de **Gaston-Arman de Caillavet** et **Robert de Flers**. La satire des puissants, des héros médiatiques et de l'absurdité politique y fuse avec une actualité déconcertante – une comédie humaine que le XXI^e siècle reconnaît immédiatement. *Exit* donc ici le demi-dieu musclé ! Terrasse nous présente un Hercule fainéant (**Patrice Balter**, veule et vantard à souhait) qui refuse catégoriquement les travaux imposés par Eurysthée. Tandis qu'il se prélassse, son épouse Omphale (**Céline Boucard**) s'ennuie sur son célèbre rouet... et succombe aux avances du séduisant Augias (**Xavier de Lignerolles**). Le génie de l'œuvre ? Les fameux « travaux » attribués à Hercule sont en réalité l'œuvre discrète d'Augias ! Un renversement hilarant servi par des quiproquos et rebondissements dignes d'un vaudeville.

Roland Hayrabetian en signe une adaptation malicieuse et résolument contemporaine, avec un Hercule affublé d'une peau de lion *cheap*, et de diverses massues façon accessoires de cabaret, une Omphale et son rouet transformé en machine à illusions, tandis qu'Orphée (défendu par le beau ténor léger de **Juan José Medina**) ne sépare jamais de sa lyre de pacotille. **Xavier de Lignerolles** possède en évident charisme en rival d'Hercule, le fameux Augias, hilarant en séducteur machiavélique. De son côté, **Alice Fagar** offre à Erichtona son mezzo flamboyant, incarnation d'une amazone au verbe acéré, quand **Thibault Givaja** campe un irrésistible palémon.. Le reste de la distribution – **Laurent Bourdeaux** en Amphyteus/Lycius, **Elise Göckel** en Chysis/Naïs, **Eric Chopin** en Hannon, et enfin **Claire Gouton** en Tyrienne – est au diapason.

L'adaptation pour quatre musiciens par **Jean-Christophe Marti** a révélé l'inventivité de la partition. Sous la baguette dynamique d'**Hoviv Hayrabetian**, l'**Orchestre BruMe** a fait des petits miracles : **Adrien Avezard** (piano) a brillé par ses

rythmes syncopés et ses traits *jazzy*, **Adrien Philipp** (à la clarinette) a offert des couleurs espiègles et des *solis* virtuoses, **Shaya Feldman** (à la contrebasse) a distillé profondeur gouailleuse et pulsation sensuelle, et enfin **Lucas Messler** (placé devant un aréopage de percussions) a permis effets comiques et envolées spectaculaires. Bref, un équilibre parfait entre esprit 1900 et modernité !

Le public (à commencer par votre Serviteur !) réuni sous le beau ciel de Provence (venteux en début de soirée...) a été largement conquis par l'énergie survoltée du spectacle – et son irrévérence joyeuse. Preuve que la satire de Terrasse, portée par cette troupe de qualité, n'a pas pris une ride... La mise en scène de Roland Hayrabetian et la direction musicale d'Hoviv Hayrabetian ont tissé un dialogue malicieux entre mythe et modernité, faisant de ce château en attente de renaissance le symbole d'un patrimoine vivant et impertinent !



**CRITIQUE, festival. PEYROLLES-en-PROVENCE, 28ème Festival
Durance Luberon, le 14 août 2025. Claude TERRASSE : « Les
Travaux d'Hercule ». Ensemble Musicatreize, Orchestre BruMe,
Roland Hayrabedian (mise en scène), Hoviv Hayrabedian
(direction musicale). Crédit photographique (c) Emmanuel
Andrieu**

*Le Festival Durance Luberon se poursuit jusqu'au 16 août 2025
– Programme complet sur festivalduranceluberon.fr*

**CRITIQUE, festival. 49ème
Festival du VIGAN (Eglise
Saint-Pierre), le 13 août
2025. L. van BEETHOVEN :
Ouverture « Coriolan » et
« Messe en Ut ». Amélie
BOUDEAU (soprano,) Gaëlle**

**MALLADA (mezzo-soprano),
Boris MYCHAJLISZYN (ténor) et
Jiwon SON (baryton), Choeur
de l'Abbaye de Sylvanès,
Michel Piquemal (direction)**

Dans l'écrin (à la très bonne acoustique) de l'Eglise Saint-Pierre du Vigan, la 49ème édition du festival du Vigan – fondé et porté avec une fidélité remarquable par Christian Debrus depuis son baptême en 1976 – a offert, hier soir 13 août, une expérience musicale d'une belle intensité. Le programme, audacieux, mettait à l'honneur Ludwig van Beethoven sous un jour inhabituel et passionnant : sa trop rare *Messe en Ut op. 86* (précédée de l'Ouverture de *Coriolan*), dans une version épurée pour deux pianos, timbales, et chœur.

Dès les premières mesures de l'Ouverture de *Coriolan*, l'alchimie s'est installée. **Guillaume Corti** et **Nobuyoshi Shima**, aux pianos, ont relevé le défi avec brio. Comment restituer la puissance dramatique et la palette orchestrale de Beethoven avec seulement quatre mains et deux claviers ? Par une maîtrise technique impeccable et une intelligence musicale aiguë. Leurs phrasés étaient tendus, les contrastes saisissants, les lignes mélodiques chantant avec clarté au-dessus des tremblements inquiets des basses. **Raphaël Lucas**, aux timbales, n'était pas un simple accompagnateur, mais un

véritable architecte du drame. Ses roulements sourds, ses frappes précises et puissantes ont insufflé une tension palpable et une profondeur rythmique essentielle, se substituant avec une efficacité remarquable à toute une section de cuivres et de percussions.

Puis vint le temps de la *Messe en Ut*, Op. 86. Ici, la configuration minimale a opéré une véritable métamorphose. Sous la direction experte et inspirée du vétéran de la direction d'orchestre qu'est **Michel Piquemal**, une alchimie remarquable s'est produite entre les forces en présence. Les **Chœurs de l'Abbaye de Sylvanès** ont démontré une fois de plus leur excellence. Leur précision d'attaque, leur homogénéité, leur engagement dans le texte sacré et leur palette dynamique (des *pianissimi* enveloppants aux *fortissimi* éclatants sans jamais de dureté) ont porté l'œuvre avec une ferveur et une clarté textuelle exemplaires. La version pour deux pianos a dévoilé des facettes souvent masquées dans l'orchestration traditionnelle : la complexité contrapuntique, la beauté des lignes vocales mises en relief, et une certaine intimité spirituelle.

Le quatuor de solistes, réuni pour l'occasion, a brillé individuellement et en parfaite synergie. Un véritable coup de chapeau à **Amélie Boudeau** (soprano), appelée en dernière minute pour remplacer Anne Calloni, elle-même indisposée, et qui s'est réveillée avec une laryngite – tandis que rien n'y a paru ! Son chant fut d'une pureté et d'une assurance émouvantes, particulièrement dans le « *Benedictus* ». **Gaëlle Mallada** (mezzo-soprano) a apporté une chaleur et une rondeur de timbre parfaites, tandis que **Boris Mychajliszyn** (ténor) a fait preuve d'une vaillance et d'une projection généreuse. Mais c'est incontestablement le baryton coréen **Jiwon Song** qui a marqué les esprits par son autorité naturelle, la beauté sombre et puissante de son timbre, et sa présence scénique magnétique. Son intervention dans l'« *Agnus Dei* » fut un moment d'une profonde humanité.

Les deux pianistes, Corti et Shima, ont été les véritables piliers de cette architecture sonore. Leur jeu était d'une précision et d'une sensibilité constantes, passant de l'accompagnement discret et soutenant au dialogue concertant avec les voix et les timbales avec une fluidité et une écoute mutuelle admirables. Raphaël Lucas a continué son travail remarquable aux timbales, apportant couleurs, accents et une dimension presque spatiale à l'ensemble, particulièrement dans les moments les plus solennels du « *Gloria* » et du « *Credo* » .

Michel Piquemal a dirigé cette œuvre complexe avec une grande clarté et un sens inné de l'équilibre. Il a su tirer parti de la transparence offerte par l'effectif réduit pour mettre en valeur la profondeur spirituelle et la force expressive de la partition de Beethoven, sans jamais sacrifier son énergie vitale. Les fugues finales du « *Gloria* » et du « *Credo* » ont ainsi jailli avec une vitalité et une lisibilité confondantes.

Cette soirée dans la belle région du sud des Cévennes fut une démonstration éclatante de la vitalité et de l'audace du **Festival du Vigan**. Christian Debrus peut être fier d'avoir offert, pour cette 49ème édition, une exécution du chef d'œuvre de Beethoven aussi originale et réussie, révélée sous un jour nouveau par une configuration instrumentale rare et passionnante. L'émotion palpable à la fin du « *Dona nobis pacem* » , sous les hautes voûtes de l'église, était un témoignage éloquent du succès de cette entreprise artistique. Un seul mot d'ordre résonnait à la sortie du lieu sacré viganais : ***Vivement les 50 ans !***



CRITIQUE, festival. 49ème Festival du VIGAN (Eglise Saint-Pierre), le 13 août 2025. L. van BEETHOVEN : Ouverture « Coriolan » et « Messe en Ut ». Amélie BOUDEAU (soprano,) Gaëlle MALLADA (mezzo-soprano), Boris MYCHAJLISZYN (ténor) et Jiwon SON (baryton), Choeur de l'Abbaye de Sylvanès, Michel Piquemal (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Le Festival du Vigan se poursuit jusqu'au 20 août 2025 – Programme complet sur <https://www.festivalduvigan.fr/>

**CRITIQUE, festival. 49ème
Festival de Musique Ancienne
d'INNSBRUCK, Haus der Musik,
le 11 août 2025. SCARLATTI :
Concerti Grossi, sérénade et
scènes bouffes pour ténor et
basse. C. Colombo, P.-A.
Bénos-Djian, Ž. Čopi...
Accademia Bizantina, Ottavio
Dantone (direction)**

Après **le triomphe de l'opéra *Ifigenia in Aulide de Caldara***, la veille, Ottavio Dantone propose – à la tête de son Accademia Bizantina – un concert entièrement consacré à l'autre immense génie sous-estimé qu'est Alessandro Scarlatti. Un programme riche et varié qui permet de découvrir notamment la dimension comique du grand compositeur palermitain.

Dans la belle salle à l'acoustique de rêve qu'est la **Haus der Musik**, la première partie du concert débute par un splendide *Concerto Grosso pour cordes et basse continue* (le 3e des 6

concertos publiés posthumes à Londres en 1740), d'une rare éloquence théâtrale ; on y perçoit dès les premières mesures la maîtrise et la précision techniques stupéfiantes de l'**Accademia Bizantina** dirigée du clavecin par **Ottavio Dantone**, avec une nonchalance (la fameuse *sprezzatura* de la Renaissance) qui force le respect. Chaque pupitre constitue une sorte de personnage à la facon de sans parole, mais non moins efficace du point de vue rhétorique. S'ensuit une très belle sérénade, *Diana ed Endimione*, remarquable par sa grande liberté formelle. Scarlatti, comme il le fit à l'opéra, brise ici les codes rigides du genre : les airs ont parfois d'inhabituelles structures « *Pupille ardite* », en AA'BB', et les exemples sont nombreux). Si l'alternance récitatif / aria est maintenue, elle ne l'est qu'en surface, tant les deux structures s'entremêlent par de constants changements de rythme (le récitatif débouche parfois sur un arioso, quand l'aria peut être interrompu par un récitatif), chaque fois que la situation dramatique et pathétique du texte l'exige. Pour défendre ce bijou de concision musicale et théâtrale, la soprano **Carlotta Colombo**, finaliste du concours Cesti en 2022, incarne une Diane jouant à merveille la duplicité de ses sentiments, même si l'on peut regretter ici et là des aigus un peu poussifs. L'Endymion de **Paul-Antoine Bénos-Djian** enchante par la rondeur et la beauté du timbre, toujours aussi magnifiquement projeté, les graves somptueux et les aigus d'une aisance rare, magnifiés par une diction sans faille. L'orchestre y apparaît en très grande forme : on ne saurait assez louer le discours orné, presque parallèle, qu'il déploie en contrepoint d'une déclamation dont il révèle les non-dits nichés dans les interstices du livret.

La deuxième partie présente de passionnantes raretés centrées sur des scènes bouffes, non pas tirées d'intermèdes comiques, traditionnellement insérés entre les actes des *drammi per musica*, mais des *drammi per musica* eux-mêmes, montrant une fois de plus la modernité d'un compositeur pourtant à l'origine de la création de l'opéra séria. Les trois extraits

d'opéras (*L'Emireno*, *Il prigionier fortunato* et *La donna ancora è fedele*), tous donnés à Naples à la toute fin du XVII^e siècle, se révèlent d'une irrésistible drôlerie. Le ténor slovène **Žiga Čopi**, qui a débuté la saison passée dans *l'Ulisse* de Monteverdi et le *Dido and Aeneas* de Purcell au Théâtre Alighieri de Ravenne sous la direction de Dantone, campe les trois personnages féminins en voix de fausset chevrotante du plus bel effet, tandis que le baryton-basse **Marco Saccardin** – également luthiste de son état – joue brillamment les matamores de sa voix bien posée et toujours attentif, comme son compère, aux inflexions du texte. Ces scènes ont précisément le mérite de révéler les qualités d'acteur des interprètes, et les deux chanteurs les révèlent avec *brio*.

Après un deuxième *Concerto Grosso*, pour flûte à bec, cordes et basse continue où brille le jeu époustouflant d'**Alessandro Nasello**, le concert s'achève en beauté par un merveilleux *Salve Regina a quattro*, tiré des *Concerti sacri*, publiés à Amsterdam en 1707/1708. Cette ultime pièce, brève dans sa durée, mais d'une intensité à couper le souffle, permet d'entendre les quatre solistes réunis dans une parfaite osmose, en particulier le ténor qui, débarrassé de sa gangue facétieuse, révèle une voix naturelle, épanouie, claire et immédiatement séduisante, tandis que la soprano déploie une ligne de chant plus onctueuse et plus homogène.

CRITIQUE, festival. Festival de Musique Ancienne d'INNSBRUCK, Haus der Musik, le 11 août 2025. SCARLATTI : Concerti grossi, sérénade et scènes bouffes pour ténor et basse. C. Colombo, P.-A. Bénos-Djian, Ž. Čopi... Accademia Bizantina, Ottavio Dantone (direction). Crédit photo (c) Droits réservés

CRITIQUE, festival. LOURMARIN, 26ème Festival des Musiques d'été au Château de Lourmarin, le 11 août 2025. SCARLATTI / DEBUSSY / LISZT... Ryutaro SUZUKI (piano)

Quelle soirée ! Hier mardi 11 août, dans l'écrin incomparable de la Grande Salle d'Honneur du Château de Lourmarin, la 26ème édition du Festival des Musiques d'été au Château de Lourmarin (qui illumine les soirées du Sud Luberon **jusqu'au 11 octobre**) nous a offert un moment de pure grâce musicale. Plus qu'un simple concert, c'était une célébration de l'art dans un lieu chargé d'histoire et de vocation. Rappelons-le : ce château, joyau architecturale de la Provence, n'est pas seulement d'une beauté à couper le souffle, avec ses pierres blondes et ses jardins somptueux ; c'est aussi une véritable « *petite villa Médicis* », un sanctuaire où de jeunes artistes de talent sont accueillis en résidence

**pendant de longues semaines chaque été, pour mûrir
leur art dans ce cadre inspirant.**

Et c'est l'un de ces artistes familiers des lieux, le pianiste japonais **Ryutaro Suzuki**, qui se présentait (pour la quatrième fois !) sur la petite estrade emménagée devant l'immense cheminée de la salle principale du château, devant un public de 200 *Happy Few*, le concert affichant complet. Une fidélité qui parle d'elle-même, témoignant d'une profonde symbiose entre l'artiste et ce lieu unique. Suzuki n'était pas seulement en concert ici ce soir, il était aussi en résidence *in loco* pour la quatrième fois – une relation rare et précieuse qui a imprégné toute la soirée.

Première Partie : Un Voyage à Travers les Siècles et les Mers



Dès les premières notes des *Trois Sonates* de **Domenico Scarlatti** (**K.27 Allegro, K.141 Allegro, K.380 Andante commodo**), Suzuki a captivé l'auditoire. Son toucher était d'une clarté cristalline, faisant briller l'articulation baroque avec une énergie rythmique contagieuse dans les deux *Allegri*, tandis que l'*Andante commodo* déployait une sérénité et une fluidité envoûtantes. Puis, il nous a transportés dans l'univers

impressionniste de **Claude Debussy**. Les « *Collines d'Anacapri* » ont scintillé sous ses doigts, évoquant la lumière méditerranéenne avec une palette de couleurs sonores étourdissante. La « *Cathédrale engloutie* » qui a suivi fut un moment d'une intensité rare : les basses grondantes, les carillons mystérieux et la progression majestueuse ont créé

une atmosphère presque surnaturelle, magnifiée par l'acoustique généreuse de la salle. Un moment de pure magie. Le *Voyage* – tel qu'annoncé en début de concert par l'artiste lui-même, dans un français par ailleurs excellent ! – s'est poursuivi avec un détour enchanteur par le Mexique. La *Gavotte* de **Manuel Ponce** (1882-1948) a charmé par son élégance nostalgique et son rythme dansant, tandis que le virtuose « *Caprice de concert* » de son compatriote **Julio Ituarte** (1845-1905) a littéralement électrisé la salle. Suzuki y a déployé une technique époustouflante et un sens du panache communicatif, terminant la première partie sous une salve d'applaudissements mérités.

Seconde Partie : Du Feu Argentin à la Romance Vénitienne

Après l'entracte, l'énergie a changé de registre avec les « *Danses argentines Op.2* » de l'argentin **Alberto Ginastera** (1916-1983). Quelle explosion rythmique et *coloristique* ! La « *Danse du vieux bouvier* » était d'une sauvagerie et d'une pesanteur maîtrisée, la « *Danse de la jolie jeune fille* » d'une grâce espiègle et légère, et la « *Danse du gaucho rusé* » a clôturé le triptyque avec un *brio* et une énergie folle, mettant en valeur toute la puissance et l'agilité du pianiste. Puis, Suzuki nous a offert un contraste sublime avec la *Barcarolle Op.60* de **Frédéric Chopin**. Ici, pas de démonstration technique, mais l'expression pure d'une poésie profonde et d'une mélancolie rêveuse. Enfin, le voyage s'est achevé en Italie avec les trois extraits de « *Venezia e Napoli* » de **Franz Liszt** (supplément aux *Années de Pèlerinage*). La « *Gondoliera* » a bercé la salle de ses mélodies populaires envoûtantes, la « *Canzone* » (d'après Rossini) a déployé une cantabilité opératique magnifique, et la « *Tarantella* » finale a embrasé le clavier ! Un tourbillon endiablé, une démonstration de virtuosité transcendante où Suzuki a semblé défier les limites de l'instrument, soulevant l'enthousiasme du public jusqu'à l'incandescence.

Rappels et Bis : La Magie Continue

Les ovations ont été immédiates, prolongées et chaleureuses. Ryutaro Suzuki, visiblement ému par l'accueil, est revenu à plusieurs reprises saluer un public conquis. Et quels bis ! D'abord, une perle nordique avec le sublime *Impromptu* de **Jean Sibelius**, interprété avec une délicatesse et une poésie intimiste qui ont captivé. Puis, un retour au Mexique avec l'*Intermezzo* de **Manuel Ponce**, pièce lyrique et charmante, clôturant ce voyage musical en beauté sur une note de douceur et de raffinement.

La soirée d'hier au **Château de Lourmarin** restera gravée dans les mémoires. **Ryutaro Suzuki**, dans ce lieu qui lui est si cher, a offert une performance d'une intelligence musicale, d'une virtuosité éblouissante et d'une sensibilité rare. L'alchimie entre le cadre historique majestueux, l'acoustique généreuse, la programmation éclectique et passionnante, et le talent exceptionnel d'un artiste en parfaite symbiose avec son instrument et son public, a créé une magie indéniable. Vivement sa cinquième résidence maintenant !...

CRITIQUE, festival. LOURMARIN, 26ème Festival des Musiques d'été au Château de Lourmarin, le 11 août 2025. SCARLATTI / DEBUSSY / LISZT... Ryutaro SUZUKI (piano). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Le 26ème Festival des Musiques d'été au Château de Lourmarin se poursuit jusqu'au 11 octobre, plus d'information [en cliquant ici](#).

**CRITIQUE, festival. MIRABEAU,
28ème Festival Durance
Luberon (Cour du Château de
Mirabeau), le 10 août 2025.
VERDI / THOMAS / MASCAGNI.
Récital lyrique avec Valentin
Thill (ténor), Julie Robard-
Gendre (mezzo), Florent
Leroux-Roche (baryton),
Carole Meyer (soprano),
Vladik Polionov (piano et
direction)**

La cour majestueuse du Château de Mirabeau, baignée d'une douce lumière estivale en fin de journée, a offert – ce samedi 10 août 2025 – un écrin parfait pour un concert lyrique dans le cadre du [28ème Festival Durance Luberon](#). Placée sous le thème évocateur de « *Violence et Passion* », cette soirée s'est avérée une soirée

lyrique d'une intensité rare, portée par un plateau d'artistes talentueux et par l'énergie inspirée de son co-directeur artistique (aux côtés de Luc Avrial), le pianiste russe **Vladik Polionov** – qui officiait comme à sa bonne habitude depuis son piano.

« *Violence et Passion* » au Château de Mirabeau : une Nuit lyrique d'exception pour le *Festival Durance Luberon 2025* !

L'ambiance était déjà des plus conviviales grâce à l'apéritif dinatoire inclus avec le ticket d'entrée, permettant aux nombreux mélomanes venus de toute la région de savourer les spécialités locales (notamment vinicoles) avant de plonger dans le tourbillon des passions musicales. **Vladik Polionov**, en maître de cérémonie aussi élégant que pédagogue, a introduit chaque pièce au micro avec une clarté et une passion communicative, guidant le public avec bienveillance à travers les méandres dramatiques du programme. Cette touche didactique, très appréciée, a immédiatement créé un lien intime entre la scène et l'auditoire.

Le feu d'artifice vocal s'est ouvert avec la fougue du ténor toulonnais **Valentin Thill**. Dans « *Ella mi fu rapita...* » (*Rigoletto* de **Giuseppe Verdi**), il a immédiatement captivé par son aisance vocale et sa caractérisation parfaite du Duc libertin. Son timbre clair et puissant, ses aigus étincelants et son phrasé souverain ont restitué toute la duplicité charmeuse du personnage. Une entrée en matière électrisante ! L'intensité n'a pas faibli avec le passage au drame verdien de *Don Carlo*. Le duo bouleversant « *Son io, mio Carlo* » (entre Don Carlo et Rodrigo) a réuni Valentin Thill et le baryton marseillais **Florent Leroux-Roche**. Quel moment de grâce et d'intensité dramatique ! Thill a exprimé la détresse du prince

héritier avec une profonde émotion, tandis que Leroux-Roche (en Posa) a déployé son timbre noble, chaleureux et d'une autorité naturelle, incarnant l'ami loyal avec une conviction poignante. Leur complicité vocale et scénique était palpable. Le drame a ensuite atteint son paroxysme avec la triple confrontation « *A mezzanotte* » (Eboli, Posa, Don Carlo) : **Julie Robard-Gendre** (mezzo-soprano) a fait une entrée remarquée en Princesse Eboli. Son timbre sombre, d'une puissance maîtrisée et d'une expressivité brûlante, a donné toute sa dangerosité et sa complexité au personnage. Face à elle, Thill et Leroux-Roche ont maintenu une tension dramatique irrésistible, leurs voix entremêlées créant un maelström émotionnel captivant. Robard-Gendre a littéralement enflammé la scène dans ses répliques, dévoilant toute l'étendue de son talent dramatique.

Après l'entracte, l'atmosphère a basculé vers la tragédie shakespearienne avec *Hamlet* d'**Ambroise Thomas**. Le duo déchirant entre le héros éponyme et sa mère Gertrude (« Hamlet, ma douleur est immense ») a opposé une Julie Robard-Gendre transformée en une Gertrude tourmentée, d'une noblesse tragique, à un Florent Leroux-Roche absolument saisissant dans le rôle-titre. Sa voix a pris des couleurs plus sombres, plus désespérées, traduisant la folie et la douleur du prince avec une intensité glaçante, tandis que Robard-Gendre a répondu avec une majesté blessée et une profondeur émotionnelle remarquable. Un moment d'une rare puissance théâtrale.

Puis vint l'heure de la Sicile enflammée de **Pietro Mascagni** pour le *finale* de la soirée. Vladik Polionov avait magistralement préparé le terrain avec le fameux « *Intermezzo* », livré ici dans une transcription pour piano, d'une beauté et d'une tension contenue exceptionnelles. La tension a explosé avec la scène centrale « *Tu qui, Santuzza?* ». Robard Gendre s'est montrée d'emblée fracassante dans le personnage centrale féminin, avec son mezzo puissant

et charnu, au médium opulent et aux aigus percutants, grâce auquel elle a pu déployé toute la douleur, la jalousie et la fureur de Santuzza. Son engagement dramatique total, sa ligne de chant passionnée et son expressivité viscérale ont littéralement sidéré le public. Face à elle, Florent Leroux-Roche, en Alfio, a fait honneur à la veine veriste de son personnage. Son baryton, tour à tour menaçant, sarcastique puis vengeur, a apporté une réponse d'une belle puissance virile. Leur affrontement vocal fut comme un cratère en éruption ! Et la jeune soprano **Carole Meyer**, présente plus tôt dans le festival lors d'une soirée lyrique entièrement consacrée à Georges Bizet, a été particulièrement remarquée dans la brève mais percutante intervention de Lola, complétant avec *brio* ce tableau passionnel brûlant.

L'ovation qui a suivi était à la mesure de l'enthousiasme qu'ils ont su générer dans le public qui, transporté, a réclamé plus, et les artistes ont ainsi offert – en *bis* – le sublime quatuor « *S'apressan gli istanti* » extrait de *Nabucco* de Verdi. Entendre Thill (Ismaël), Robard-Gendre (Abigaïlle), Leroux-Roche (Nabucco) et Meyer (Fenena couronnant le quatuor d'un contre-*ut* qui a fait son petit effet sur l'audience !) unir leurs voix dans ce chef-d'œuvre fut un beau cadeau d'adieu à cette belle soirée lyrique sous le ciel étoilé de Provence !...

Verdict ? Sous la houlette inspirée de Vladik Polionov, à la fois pianiste d'accompagnement sensible et directeur artistique pédagogue, et grâce à des artistes au sommet de leur art – la fougue de Valentin Thill, la puissance dramatique et la richesse vocale de Julie Robard-Gendre, l'autorité charismatique et le timbre superbe de Florent Leroux-Roche, et la révélation vocale de Carole Meyer –, le concert « *Violence et Passion* » a tenu toutes ses promesses. Chaque air, chaque duo, chaque ensemble a été un bijou d'interprétation, servi par une technique impeccable et un engagement total. Le public, venu en nombre et conquis

d'emblée par l'accueil chaleureux et le cadre idyllique, est reparti des étoiles plein les yeux et le cœur gonflé d'émotion. Le **Festival Durance Luberon 2025** a signé là une soirée dont on se souviendra, un vibrant hommage à la puissance éternelle du drame lyrique. Chapeau bas les artistes !



CRITIQUE, festival. MIRABEAU, 28ème Festival Durance Luberon (Cour du Château de Mirabeau), le 10 août 2025. VERDI / THOMAS / MASCAGNI. Récital lyrique avec Valentin Thill (ténor), Julie Robard-Gendre (mezzo), Florent Leroux-Roche (baryton), Carole Meyer (soprano), Vladik Polionov (piano et direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Le Festival Durance Luberon se poursuit jusqu'au 16 août 2025

**CRITIQUE, festival. 49ème
Festival de Musique Ancienne
d'INNSBRUCK, Tiroler
Landestheater, le 10 août
2025. CALDARA : *Ifigenia in
Aulide*. M. Lys, M. Vanberg,
S. Bar, C. Vistoli... Ana
Fernandez & Santi Arnal
(Companyia Per Poc) / Ottavio
Dantone**

Le Festival Baroque de Bayreuth avait exhumé l'an dernier cette *Ifigenia in Aulide* de Zeno et Pariati (révisé par Paolo Rolli) dans la version de Nicolo Porpora. C'est la version originale d'**Antonio Caldara** que nous invite à découvrir le 49ème Festival de Musique Ancienne d'Innsbruck qui fêtera l'an prochain son demi-siècle d'existence.

Caldara n'est pas totalement inconnu en terre tyrolienne, puisqu'en 1993 le festival proposait déjà *I Disingannati*, librement inspiré du *Misanthrope* de Molière. Représenté à la *Hofkirche* de Vienne en 1718, et jamais repris depuis, cette *Ifigenia* est un véritable chef-d'œuvre, d'une richesse musicale stupéfiante et dont les récitatifs, nombreux, conservent cette expressivité pathétique propre à l'esthétique vénitienne dont Caldara est un excellent représentant.

Mettre en scène un *opera seria* n'est jamais chose aisée, tant le genre obéit à des codes contraignants (alternance récitatifs dynamiques / arias *da capo* statiques). Mais ces contraintes peuvent justement constituer une gageure et un défi stimulants pour le metteur en scène (on se souvient de la magnifique *Rodelinda* haendélienne dans la lecture de Claus Guth à l'opéra de Lyon en 2019 notamment). Las, le couple catalan **Ana Fernandez** et **Santi Arnal** ne mettent pas vraiment en scène, ne dirigent pas vraiment les interprètes livrés à eux-mêmes. Et si les décors d'**Alexandra Semenova** évoquent dans leur naïveté les tableaux peints du XVIII^e siècle (de nombreux cadres suggérant un cabinet de curiosité à l'antique entourent un tableau central montrant tour à tour un paysage verdoyant à la Vallotton et des colonnes à la Piranèse revues par Topor), les costumes qu'elle a imaginés, en particulier pour les personnages masculins, sont d'une laideur sans nom, sortes de manteaux d'Inuits réinventés par Jean-Paul Gaultier, tandis que les casques censés imiter ceux des Grecs ressemblent davantage aux coiffes des *bobbies* londoniens. Mais l'idée la plus saugrenue est celle de doubler les interprètes d'une marionnette à leur effigie, d'abord pour Elisena, puis pour Clitennestra, Ifigenia et Agamennone, ce qui ne fait

qu'alourdir le jeu déjà engoncé des personnages et n'apporte strictement rien sur le plan dramatique. En outre, des banderoles figurant des casques grecs se déplacent sur le plateau en suivant les personnages, tandis qu'une danseuse, **Cesc Gelabert**, assure une chorégraphie non dénuée de charme entre les changements de décor (une statue de Diane, une fontaine entourée d'oiseaux, etc.).

Heureusement, la musique et ses interprètes sont là pour magnifier ce joyau baroque présenté dans sa quasi intégralité (quelques brèves coupures dans les récitatifs et quelques arias dont ils manquent la reprise). On remarquera en revanche que la *licenza*, ce bref congé qui termine traditionnellement un opéra *seria*, généralement coupé dans les productions modernes, est placée ici au début de l'opéra en guise de prologue, ce qui, malgré l'idée a priori saugrenue, fonctionne plutôt assez bien. Dans le rôle-titre **Marie Lys** confirme son immense talent de tragédienne doublée d'une interprète magnifique de puissance, d'amplitude vocale et à l'impeccable diction (splendide *aria di sdegno* au premier acte, « *Addio infido* » à la virtuosité sans faille sollicitée notamment dans les graves). **Carlo Vistoli** est un Achille remarquable de bout en bout. La beauté et l'homogénéité du timbre donnent toute leur pleine mesure dans les nombreux airs de fureur (associés à la colère légendaire du personnage), dès son air d'entrée, avec trompettes obligées, « *Asia tremi* », hélas amputé de sa reprise, dans « *Passerò* » du II, et surtout – l'une des pépites de la partition, à la fin de l'acte –, l'*aria di paragone* et *di furore* « *Se mai fiero leon* », aux accents étrangement vivaldiens. Il faut l'entendre comment il passe subtilement et génialement de la plus noire colère à la douceur éthérée (sur le mot « *pietà* »). Une interprétation d'anthologie. Agamennone est incarné par le ténor **Martin Vanberg**, légèrement en retrait eu égard aux autres interprètes, en raison d'un timbre un poil nasalisé, mais à la présence scénique efficace et doté d'airs également magnifiques, en particulier vers la fin du premier acte, « *Di*

questo core » qui illustre le trouble du personnage pour dire la vérité à sa fille : les volutes proprement électrisantes des cordes qui disent l'ambivalence des sentiments font de cet air une autre gemme de l'opéra.

Après quasiment vingt ans de carrière, la voix du contre-ténor toscan **Filippo Mineccia** s'est bonifiée comme le meilleur des Montepulciano : il campe un Teucro d'une sensibilité à fleur de peau ; timbre richement sonore, magnifiquement projeté, à la virtuosité impeccable, à la technique infaillible (sa *messa di voce* dans son air d'entrée, « *Non ho cor così spietato* », est à pleurer) et surtout lui échoit sans doute la plus belle perle de la partition (jadis interprétée, mais moins bien, et enregistrée par Jaroussky dans son album *Caldara in Vienna*), « *Tutto fa nocchiero esperto* », significativement située à l'exact milieu de l'opéra : les mille nuances qu'il réussit à instiller, accompagnées par les arpèges ensorcelantes des cordes, font de cet air l'un des moments forts de cette soirée qui ont arraché larmes et applaudissements à tout rompre. Clitennestra a la voix bien charpentée de **Shakèd Bar**. La mezzo américaine campe une épouse meurtrie qui tente d'abord de rassurer sa fille, avant de comprendre l'issue du drame. Ses cinq airs disent pour la plupart la dualité de ses sentiments, passant de la douceur rassurante (« *E con gli occhi* ») à la colère la plus noire (« *Amasti in quel cor perfido* ») et touchant même au sublime dans son air du III « *Ah se fossi estinta* », doublé par les pizzicati des cordes. **Neima Fischer**, lauréate du Concours Cesti, est Elisena, la fiancée d'Achille. Si la voix peut paraître un tantinet gracile, elle révèle tout son intensité et sa robustesse, notamment dans les reprises des *da capo* ; il faut l'écouter dans son « *Non so se deggio piangere* », dramatique et passionné, quand elle est sollicitée dans l'aigu au moment de la reprise de la première strophe. Les deux autres interprètes complètent idéalement la distribution. **Laurence Kilsby**, ténor racé, vainqueur à l'unanimité du concours Cesti en 2023, est un Ulysse crédible, au registre solide, sonore mais sans excès, et à l'éloquence

parfaite, en particulier dans ses airs comminatoires (« *È debolezza* »), à la structure homorythmique réclamant cette faconde sans filet. Enfin, on ne peut qu'être impressionné par la performance vocale de **Giacomo Nanni**, baryton merveilleux, timbre séduisant et homogène, qui interprète Arcade, familier d'Agamennone, et qui donne toute la mesure de son talent immense dès son air d'entrée « *Sprone al core* ».

Mais au-delà des interprètes, tous excellents, **Ottavio Dantone** et son **Accademia bizantina**, sont sans doute les grands vainqueurs de la soirée. Le chef est l'un des meilleurs interprètes actuels du répertoire baroque. Il avait donné ici à Innsbruck en 2019 une *Dori* de Cesti en tous points remarquable, heureusement enregistrée (cd et dvd chez CPO). Il signe, avec ce Caldara inédit, l'une des plus belles réalisations qui nous ait été donné de voir : direction d'une précision époustouflante de justesse, de clarté, laissant chaque pupitre s'exprimer sans couvrir les autres, conférant à ses musiciens une donnée rare : le sens aigu du théâtre. Si **Apostolo Zeno** n'est pas *Métastase* (le livret ne brille pas par ses qualités littéraires, ni par sa construction dramatique), la musique de Caldara et l'interprétation qu'en donne le chef, nouveau directeur artistique du Festival, auront marqué cette 49ème édition. Pour les malheureux qui n'ont pas pu assister à cette résurrection qui a conquis le public applaudissant les trente-trois airs de la partition, un enregistrement de l'opéra est prévu qui paraîtra l'an prochain.

CRITIQUE, festival. INNSBRUCK, Tiroler Landestheater, le 10 août 2025. CALDARA : *Ifigenia in Aulide*. M. Lys, M. Vanberg, S. Bar, C. Vistoli... Ana Fernandez & Santi Arnal (Companyia Per Poc) / Ottavio Dantone. Crédit photographique © Birgit Bufler

**CRITIQUE, festival. 69e
GSTAAD Menuhin Festival &
Academy (Eglise de Saanen),
le 5 août 2025.
« Mediterraneo ». Alessia
Tondo (chant), Between Worlds
Ensemble, Avi Avital
(mandoline et direction)**

Si l'Eglise (baroque) de Saanen, avec ses parois peintes traversées par les siècles, pouvait parler, elle murmurerait encore ce soir le nom d'Alessia Tondo. Dans le cadre magique du 69e Gstaad Menuhin Festival & Academy, le chef et mandoliniste israélien Avi Avital et son ensemble « *Between Worlds* » ont offert une performance inoubliable, portée par la voix envoûtante de cette chanteuse apulienne, transformant l'édifice sacré en une taverne vibrante des Pouilles. Le programme « *Mediterraneo* », dédié aux traditions musicales du Sud de l'Italie (Pouilles et

Calabre), fut un voyage sensoriel absolu – une *taranta* électrique sous les voûtes de la petite église de l’Oberland bernois.

Dès les premières notes de la « *Tarantella di Sannicandro* », **Alessia Tondo** a ensorcelé l’auditoire. Originnaire de Lecce, elle incarne la terre rouge d’Apulie : sa voix, tantôt rauque comme le vent des oliviers, tantôt douce comme l’huile d’argan, a épousé chaque mélodie ancestrale avec une authenticité déchirante. Dans « *Na na na* » (berceuse), son timbre velouté a enveloppé l’église d’une intimité bouleversante, tandis que dans « *Virinedda*”, sa puissance dramatique a soulevé les âmes. Son corps, mû par les rythmes hypnotiques, est devenu un pont entre sacré et profane – une prêtresse moderne des rites méditerranéens.

Avi Avital, virtuose visionnaire de la mandoline, a tissé une toile sonore où se croisent Orient et Occident. Son ensemble – percussions frénétiques (*tamburello*), cordes chaleureuses (luth, guitare) et vents envoûtants (ney, clarinette) – a défié la gravité dans « *Pizzica di Aradeo* ». Avital, tel un *passeur de mondes*, a sublimé la tension entre mélancolie et joie, notamment dans « *Il Mare colore del vino* », où sa mandoline dialoguait avec la voix de Tondo en un duo céleste. L’acoustique miraculeuse de l’église a magnifié chaque timbre, des battements de pieds aux murmures des cordes.

Les fresques séculaires de Saanen semblaient s’animer sous les pulsions rythmiques. Dans « *Greek* », le public, d’abord médusé, a fini par frapper des mains en transe, emporté par la fièvre du *salento*. La pièce finale, « *Beddah ci dormi* », a déclenché une ovation debout – rare dans ces murs sacrés – scellant une communion entre artistes, patrimoine et spectateurs.

Ce concert n’était pas qu’un spectacle : c’était un rituel

enraciné dans la boue et le soleil du *Mezzogiorno*. **Alessia Tondo**, force tellurique et poétique, a rappelé que le chant traditionnel est un acte de résistance. Et **Avi Avital**, en alchimiste génial, a prouvé que la musique « *entre les mondes* » est universelle. Dans cette église où résonnent habituellement les cantiques, les cris de la tarentule ont libéré les cœurs. Un moment d'éternité – comme une *luminarie* illuminant les Alpes !

CRITIQUE, festival. 69e GSTAAD Menuhin Festival & Academy (Eglise de Saanen), le 5 août 2025. « Mediterraneo ». Alessia Tondo (chant), « Between Worlds Ensemble », Avi Avital (mandoline et direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu